

Dossier
éducatif :

Exposition
AVANT
L'ORAGE

Du 8 février au 11 septembre 2023

Bourse
de Commerce
Pinault
Collection

Bienvenue à la Bourse de Commerce — Pinault Collection,

inaugurée le 22 mai 2021, un musée où s'expose la collection constituée par François Pinault depuis près de cinquante ans. Pour donner à voir et à comprendre l'art de notre temps, à travers le regard du collectionneur, la Bourse de Commerce — Pinault Collection présente des expositions, des événements, des performances, des conférences, des projections... Il y a toujours quelque chose à voir, à entendre, et cela tout au long de l'année.

Vous êtes invités à découvrir un point de vue singulier et engagé sur l'art des années 1960 à nos jours. Pour tous les publics, avec le dessein de toucher les découvreurs, les amateurs autant que les curieux, la Bourse de Commerce vous propose des parcours, des documents pédagogiques, une application d'aide à la visite gratuite et sans téléchargement, et l'attention bienveillante de médiateurs-conférenciers présents dans le musée. Avec ces outils, avec des temps et des espaces propices à la contemplation, au repos et à l'écoute, la Bourse de Commerce favorise une rencontre inédite avec l'art et la création.

Les visites et ateliers mis en place pour les groupes dans un cadre éducatif (scolaires et périscolaires, étudiants, champ social et accessibilité) reposent sur l'expérience des œuvres et sur le développement d'une qualité du regard. Sensibles, intuitifs, aiguisés, analytiques ou synthétiques, ces regards sont un point d'appui pour des expérimentations collectives: trouver les mots pour décrire les œuvres, découvrir des postures pour regarder, entendre ou percevoir, chacun à sa façon.

Quelle que soit votre structure, vous êtes les bienvenus pour une exploration de la Bourse de Commerce et des expositions de Pinault Collection, accompagnés par notre équipe de médiation dans le cadre de visites guidées, d'ateliers ou d'une visite autonome dont le parcours sera conduit par vos soins.

Faisant suite à l'exposition de la Bourse de Commerce — Pinault Collection intitulée « Une seconde d'éternité » centrée sur l'expérience du temps, la nouvelle exposition « Avant l'orage » traite du dérèglement climatique et nous encourage à repenser le vivant ainsi qu'à considérer d'autres façons d'être-au-monde.

Différents médiums artistiques — sculpture, peinture, art vidéo, photographie, installation — sont exposés au sein des quatre niveaux du musée. Un accent est mis sur la présentation d'expériences immersives dont l'espace central de la Rotonde est le point d'orgue.

Articulée en deux temps, de février à mai et de mai à septembre, l'exposition ouvre avec une installation monumentale de l'artiste danois d'origine vietnamienne Danh Vo, créée spécialement pour la Rotonde, qui laissera ensuite place, en mai, à la présentation de l'œuvre de l'artiste britannique Tacita Dean, jusqu'à la fin de l'exposition.

Nous vous invitons à suivre les ouvertures et fermetures des salles d'exposition: <https://www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce>



Sommaire

01. Explorer la Bourse de Commerce accompagnés par un médiateur culturel	04
Les visites guidées « éducation »	04
Les ateliers « éducation »	05
Autres offres de visites guidées	05
02. Guider son groupe en toute liberté	06
Dérèglement du cycle des saisons	08
Décadrer la nature: interroger notre vision du monde, mieux traduire le vivant	12
Revival du cabinet de curiosités? L'artiste savant face au vivant	16
Impacter / Agir	20
Écologie décoloniale et écoféminisme: déplacer les perspectives	22
03. Ressources pédagogiques	25
Les ressources en ligne	25
Les outils de médiation digitale	25
04. Nous avons hâte de vous accueillir	28
Informations pratiques	28
Les tarifs des groupes éducation	25
Venir au musée	30
05. Glossaire	31
Agentivité	
Androcentrique	
Anthropocène	
Anthropocentrisme	
Animatronique	
Biodiversité	
Canopée	
Capitalocène	
Cyborg	
Écocide	
Écoféminisme	
Écosystème	
Matsutake	
Perspectivisme	
« Savoir situé »	
Sympoièse (le « faire avec »)	
Umwelt	

01. Explorer la Bourse de Commerce accompagnés par un médiateur culturel

LES VISITES GUIDÉES «ÉDUCATION»

Les grandes thématiques traversant les expositions sont abordées par les médiateurs-conférenciers lors de visites guidées problématisant les différentes dimensions de la collection et de son exposition. Ces visites favorisent une participation active du groupe.

Les médiateurs-conférenciers s'appuient sur les œuvres exposées pour engager des discussions, enclencher des expérimentations collectives, éduquer le regard et libérer la prise de parole. Ces visites sont aussi le moyen de se familiariser avec des éléments fondamentaux de l'histoire de l'art, du point de vue des termes et des sujets comme des mouvements historiques.

D'une durée de 1h15, elles s'adressent aux publics du champ scolaire ou étudiant comme aux groupes du champ social ou en situation de handicap. Conçues en regard des objectifs pédagogiques de l'Éducation nationale, elles peuvent être adaptées à chaque niveau et à chaque classe d'âge, depuis la maternelle (3-6 ans), la primaire (6-11 ans), le collège (11-14 ans), le lycée (15-18 ans) jusqu'à l'enseignement supérieur.

L'Archi-visite

Vue de l'extérieur, dessinant un cercle parfait, unique dans le paysage parisien, la Bourse de Commerce est un « ovni architectural ». Décollage immédiat : cette visite vous propose un étonnant voyage à travers les cinq siècles d'histoire et de transformations architecturales du bâtiment. Découvrez « le palais de la reine », « le garde-manger de la ville », « le magasin mondial », « le musée d'art contemporain » et observez tous les éléments qui composent cette architecture singulière.

Le Tour des expositions

Peintures, sculptures, vidéos, photographies, œuvres sonores, installations : s'intéressant aux œuvres qui font déjà l'histoire de l'art contemporain comme aux artistes les plus émergents, la collection offre un regard sur l'art de notre temps. Cette visite guidée vous invite à faire le tour des expositions du moment et vous propose, en pratiquant l'observation active, de partager votre expérience des œuvres.

On est où ?

D'où viennent les œuvres d'art ? Qui choisit de les exposer ? Comment les installe-t-on ? Qu'est-ce qu'un cartel ?... Une visite pour répondre à toutes ces questions et entrevoir le fonctionnement d'un musée.

La visite contée (3-5 ans) « Les quatre saisons de la neige »

Connaissez-vous l'histoire du petit garçon qui adore la neige ? Il l'attend patiemment, il la cherche à chaque saison et s'interroge sur sa disparition. Où est-elle ? C'est au cours de sa visite au musée qu'il comprend que la neige est partout : dans un cours d'eau après sa fonte, ou dans le ciel en plein hiver...

Cette visite contée propose un éveil à l'art en suivant le fil d'un récit amusant et tout en rythme. Au cœur des expositions, les enfants partent à la rencontre des œuvres et de tous les imaginaires qu'elles projettent.

LES ATELIERS «ÉDUCATION»

Conçus en lien avec les expositions, les ateliers invitent les jeunes visiteurs à explorer la création contemporaine par le regard et la pratique.

D'une durée de 1h30, ces ateliers s'adressent aux groupes d'enfants de 6 à 12 ans, du champ scolaire comme du champ social et de l'accessibilité.

L'atelier «Archi» (1h30) « Les plis de l'histoire »

Cet atelier propose aux enfants de découvrir l'architecture singulière de la Bourse de Commerce et de comprendre son histoire traversant cinq siècles. Après avoir parcouru le bâtiment et identifié les différents indices architecturaux qui le composent, les enfants sont invités à créer une architecture hybride en papier. Par un jeu de collages et de pliages produisant des illusions d'optique, passé et présent sont de nouveau réunis, cette fois entre leurs mains.

L'atelier «Expo» (1h30) « Qui sème les graines... récolte la pluie »

Cet atelier propose aux enfants de fabriquer un bâton de pluie ! Il s'agit d'un instrument rempli de graines dont le bruit, lorsqu'on le renverse, ressemble à celui d'une averse, d'une cascade. Après avoir observé l'unité et la diversité des graines pour aborder ce que la botanique appelle des « variétés », les enfants choisiront les propriétés sonores de leur instrument à partir des possibilités offertes par le vivant. Munis de ces bâtons sonores, les voici partant à la découverte des expositions ! L'écho de leur exploration animera les salles du musée... et réveillera peut-être certaines œuvres.

AUTRES OFFRES DE VISITES GUIDÉES

Pour le public individuel en visite à la Bourse de Commerce

Le Tour de la Bourse de Commerce (1h15)

Cette visite guidée vous invite à une découverte des expositions du moment. Elle met également en lumière toutes les beautés historiques de la Bourse de Commerce : ses grands décors restaurés, ses vestiges préservés, en dialogue avec l'intervention radicale et méditative de Tadao Ando.

Pour les groupes d'adultes en visite à la Bourse de Commerce

Le Tour des expositions, à la rencontre des œuvres et des artistes (1h15)

La collection offre un regard sur l'art de notre temps. Cette visite guidée vous invite à une découverte des expositions du moment. En proposant des points de vue, elle favorise la rencontre avec les œuvres.

Le Parcours architectural, à la rencontre de l'histoire et de l'architecture (1h15)

Faites un voyage dans l'histoire du monument au fil d'un parcours architectural. Dans l'édifice et ses alentours, cette visite, à travers cinq siècles d'architecture, met en lumière les beautés historiques de la Bourse de Commerce et de ses grands décors, en dialogue avec l'art radical de Tadao Ando, l'un des architectes de sa transformation contemporaine.

02. Guider son groupe en toute liberté

Visitez aussi la Bourse de Commerce — Pinault Collection en autonomie avec vos groupes. Retrouvez les grandes thématiques traversant l'exposition « Avant l'orage » ainsi que des ressources pédagogiques et un glossaire afin de vous permettre de préparer au mieux votre visite.

Jeunes et petits citoyens du monde sont invités avec leurs enseignants à découvrir l'exposition « Avant l'orage », dont le titre même traduit le caractère imminent d'une catastrophe liée aux nombreuses conséquences du dérèglement climatique. Le récit, qui s'articule autour d'œuvres qui vont du constat à la fiction, suggère plusieurs voies de réflexion et fait écho aux différents apprentissages des programmes mis en place par le ministère de l'Éducation nationale, de la primaire au lycée. C'est donc un parcours ancré dans le présent et répondant à une certaine urgence que propose la Bourse de Commerce — Pinault Collection.

Une vingtaine d'œuvres (peintures, dessins, sculptures, vidéos et installations) donne à voir notre paysage contemporain, tout en interrogeant cette notion : s'il est désormais indéniable que les activités humaines ont un fort impact sur l'atmosphère, les forêts et les océans, les artistes ici réunis tendent à une réalité qui bouscule nos repères et concepts normés, depuis la Renaissance au moins, par notre regard **anthropocentré**. Ainsi, à l'appellation traditionnelle de « nature », ces artistes, à l'instar des chercheurs en anthropologie, biologie, philosophie ou histoire des sciences, préfèrent-ils celle du « vivant ». Par son caractère volontairement immersif, l'exposition incite le spectateur, jeune comme adulte, à retrouver une juste place et à comprendre le mécanisme quasi irréversible que nous avons enclenché, à rendre palpables ces conséquences sur le vivant auquel nous appartenons, au même titre que toutes les autres espèces qui habitent notre planète.

Si les scientifiques ont recensé sur Terre environ 2 millions d'espèces, ils estiment qu'elles pourraient atteindre 8 à 20 millions... C'est donc à cette vertigineuse **biodiversité** — en partie inexplorable pour les organismes microscopiques — qu'appartient l'espèce humaine ; une diversité qui est à la fois spécifique (des espèces), génétique et écosystémique. **L'écosystème**, de fait, est l'interaction de toutes ces biodiversités. Pourtant, biodiversité et écosystème sont menacés par l'humain.

Les expériences artistiques présentées dans cette exposition mettent en relief le rôle que jouent les activités humaines sur le vivant depuis l'ère industrielle et décentrent la vision que nous avons de cet environnement naturel dont nous ne sommes que l'un des maillons. Ce pas de côté conduit à envisager l'étendue du vivant et, par conséquent, l'infinité de perceptions qui en résultent. Ce dynamisme intellectuel qui évite l'écueil de la distinction et de la séparation nature/culture, désormais intenable, déplace la perspective et ouvre les horizons : repenser le vivant nécessite aussi de faire un retour sur l'histoire de l'humanité. **L'écoféminisme** et l'écologie décoloniale, tantôt au cœur, tantôt sous-jacentes, appartiennent aux préoccupations — voire aux revendications — de ces artistes qui nous rappellent que la perception occidentale et **anthropocentrique** du monde a trop longtemps tenu à l'écart et marginalisé nombre de femmes et d'hommes.

L'exposition « Avant l'orage » entremêle ainsi des problématiques devenues indissociables, alliant l'étude du vivant aux sciences humaines, l'écologie aux questions des minorités.

DÉRÈGLEMENT DU CYCLE DES SAISONS

Pénétrer dans l'espace de la Bourse de Commerce permet de prendre connaissance d'une certaine idée du monde en levant les yeux vers le panorama peint qui orne sa Rotonde. Cette toile marouflée, œuvre de plusieurs peintres français de la fin du 19^e siècle, nous rappelle que l'équilibre géographique et économique des sociétés occidentales, et en particulier de la France, s'articulait autour des quatre points cardinaux auxquels étaient associées les saisons.

L'économie mondialisée a depuis entraîné d'autres rythmes, d'autres temporalités qui touchent autant les espaces humains que, plus largement, les **écosystèmes** et le climat.

Depuis l'ère industrielle à laquelle appartient historiquement ce lieu emblématique dédié au commerce et à ses échanges, comme le souligne à l'extérieur son « architecture parlante » et à l'intérieur son décor, il va de soi que le système capitaliste s'est propagé à travers le globe et a fini par brouiller les repères, par homogénéiser les cultures, en oubliant le reste du vivant, en le considérant au mieux comme un décor de l'économie touristique, sinon une simple marchandise. De sorte que le cycle même des saisons, cette alternance sensible et visible des changements de la nature, tend à disparaître. La confusion semble régner, mettant en péril l'ensemble du vivant.

Le cycle de peintures *Coronation of Sesostris* (2000) de CY TWOMBLY, peintre nord-américain disparu en 2011, renvoie à cette idée de conquête du monde, d'exploration de contrées étrangères et de soumission des peuples par le dessein d'un homme.

Tandis que Sésostri III, pharaon du Moyen Empire (19^e siècle avant notre ère, 12^e dynastie), étendait les frontières méridionales de l'Égypte antique — ses actions militaires nourrissant par la suite sa légende chez Hérodote puis chez Plin l'Ancien —, la cosmologie égyptienne et ses divinités veillaient au rythme qui crée le jour et le transforme en nuit: les dix panneaux de Twombly mettent en scène la barque solaire à bord de laquelle voyage Rê, divinité du Soleil, et associent ce mode de transport divin à celui du char conquérant de Sésostri.

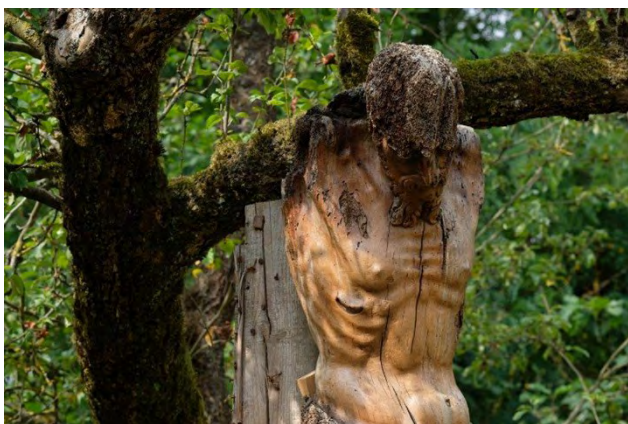
Ces dix toiles de 2 mètres de hauteur nous font entrer dans l'intensité de leur flamboiement: celui de la barque comme celui des navires, représentés sous la forme d'un œil à demi clos, ceint de rames, ou peut-être celui d'une catastrophe imminente. La forme de cet œil est une allusion au symbole protecteur de l'Égypte ancienne: l'œil oudjat, associé à la mort et à la renaissance du dieu Horus, et donc à son énergie vitale. Des citations, tirées de la poésie grecque antique, qu'il s'agisse de Sappho (7^e et 6^e siècles avant notre ère) ou d'Alcman (7^e siècle avant notre ère), ainsi que d'un poème moderne de Patricia Waters sur la disparition des dieux antiques, ont été jetées par Twombly sur la surface de la toile, en une graphie « gauche et aveugle » (selon les mots du philosophe et sémiologue Roland Barthes) qui lui est caractéristique. Son interprétation personnelle des hiéroglyphes a quelque chose de prophétique: cette barque immémoriale qui, de soleil devient fleur, jaunissant et brunissant pour se clore en un soleil noir, semble avoir perdu toute vertu protectrice. Le spectateur assisterait au dérèglement des cosmologies ancestrales, lesquelles, avec leur propre langage imagé, racontaient le cycle des saisons, l'alternance du jour et de la nuit.



Cy Twombly, *Coronation of Sesostris*, 2000 (détail). Partie III: Acrylique, crayon gras, graphite sur toile. 10 éléments, 206,1 × 136,5 cm. Pinault Collection. © Cy Twombly Foundation

L'installation *TROPEAOLUM* de DANH VO, qui s'épanouira dans la Rotonde du 8 février au 24 avril 2023, prolonge cette réflexion. Depuis que de remarquables botanistes, tel Francis Hallé (né en 1938, spécialiste des forêts tropicales), ont partagé auprès du public leurs connaissances sur la forêt, celle-ci fait l'objet de toutes les attentions. Sujet de nombreuses expositions et d'ouvrages accessibles, elle préoccupe en réalité les artistes depuis fort longtemps.

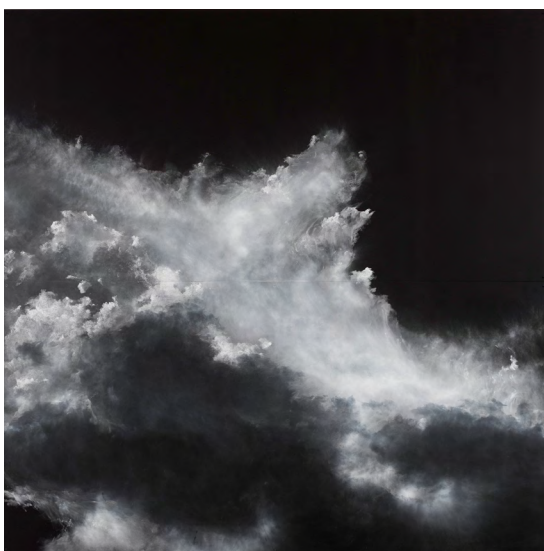
À la Bourse de Commerce, le paysage, constitué d'arbres morts, de fragments de sculptures et d'éléments de mobiliers en bois, élaboré par l'artiste danois d'origine vietnamienne, connaît une renaissance sous la voûte de la Rotonde: à la coupole de verre et de métal répond une sorte de **canopée** en devenir, sous laquelle morceaux de culture et organismes vivants se rencontrent, mais aussi l'histoire intime et familiale de l'artiste avec celle de nations autrefois en guerre. L'idée selon laquelle « le charme de la ruine consiste dans le fait qu'elle présente une œuvre humaine tout en produisant l'impression d'être une œuvre de la nature » (comme le rapporte le philosophe Georg Simmel) se trouve comme inversée dans cette œuvre où se mêlent matière inerte et vivante, éléments de la nature et produits de la culture; elle se vérifie aussi amplement à d'autres endroits du parcours d'exposition.



© Danh Vo

La série de dessins de l'artiste TACITA DEAN nous conduit au même constat. L'intérêt de cette artiste pour les éléments du vivant est sans cesse renouvelé. En représentant un glacier dans un format monumental, mais exécuté à la craie, elle cherche à nous faire sentir à quel point le gigantisme de cet acteur essentiel de l'équilibre environnemental est pourtant précaire. Au début du 19^e siècle, la peinture de Caspar David Friedrich nous plongeait dans la démesure, l'immensité de paysages de glace (*La Mer de glace*, 1824) et de montagnes (*Le Voyageur contemplant une mer de nuages*, 1818; *Falaises de craie à Rügen*, 1818) et nous faisait éprouver l'infini de la nature face à la finitude humaine. Tacita Dean, probablement en référence à l'histoire de la peinture, attire notre attention sur un changement de perspective: la nature, grandiose, est fragilisée par les actions humaines. L'immense glacier, fait de cette matière pulvéreuse et instable qu'est la craie, en est l'expression plastique.

Il en va de même du sakura ou « cerisier du Japon » que nous présente l'artiste à travers un dessin tiré de photographies retravaillées et s'appuyant sur un jeu d'échelles: la poésie de cet arbre vieux de plus de deux cents ans tout comme les récits qui lui sont liés ont été soumis à la catastrophe nucléaire de Fukushima ainsi qu'aux variations climatiques et tremblements de terre récents. Sa floraison, qui inaugure le début d'année pour les Japonais, s'en trouve menacée. Il s'agirait d'une destruction doublement éprouvante pour eux, dont la culture fait de ces figures de la nature des éléments primordiaux de leur patrimoine.



Tacita Dean, *Foreign Policy*, 2016. Craie sur tableau noir, 244 x 244 cm.

© Tacita Dean. Courtesy Tacita Dean Marian Goodman Gallery New York/ Paris; Frith Street Gallery, Londres. Photo Fredrik Nilsen Studio 159.



Tacita Dean, *Purgatory (Threshold)*, 2020. Crayon de couleur sur papier Fuji velvet, 372 x 468 cm.

Courtesy de l'artiste; Frith Street Gallery, Londres et Marian Goodman Gallery New York/Paris. Photo Stephen White & Co.

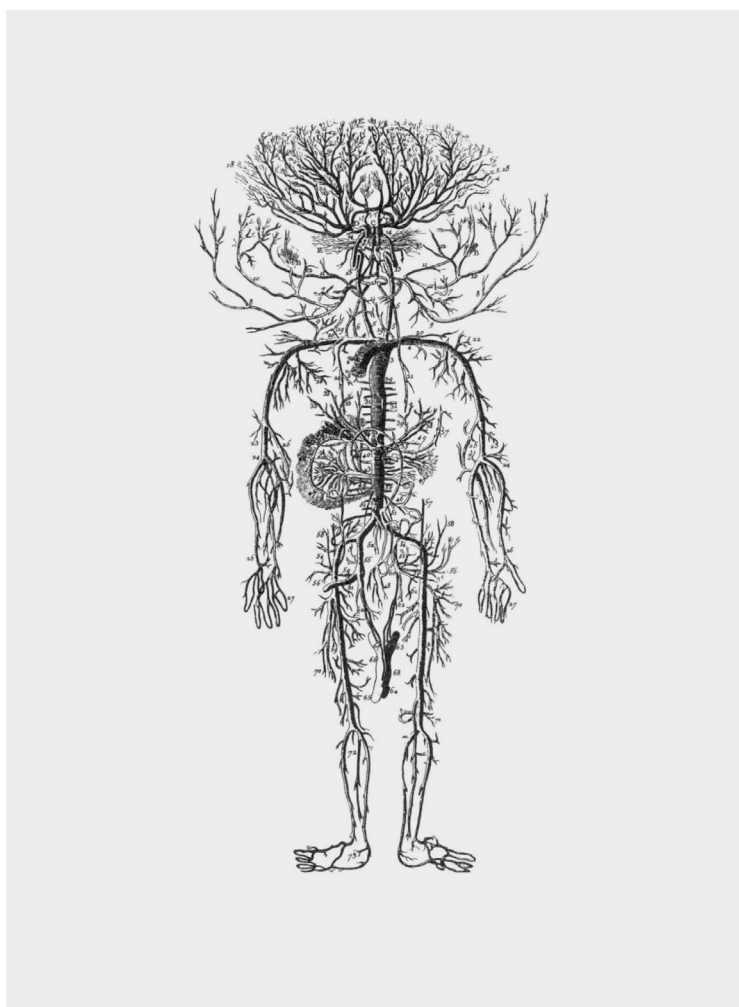
DÉCADRER LA NATURE : INTERROGER NOTRE VISION DU MONDE, MIEUX TRADUIRE LE VIVANT

Au 15^e siècle, en Italie, l'espace pictural est théorisé par Leon Battista Alberti qui livre le premier traité moderne sur la peinture (*De pictura*, 1435), donnant au regardeur une place centrale. Celui-ci observe dès lors la nature ou assiste à un morceau d'*historia* à travers une fenêtre, que transposent, délimitent physiquement les contours d'un tableau ou d'une architecture. Ce cadre propose un point de vue unique, monofocal. La perspective en découlant, qu'elle soit atmosphérique ou linéaire, s'élabore depuis le regard du peintre et pour celui du spectateur. Accompagnée par la révolution copernicienne (qui bouleverse, dans la première moitié du 16^e siècle, la représentation du monde, laquelle passe de la croyance d'un monde clos à l'affirmation de l'infini de l'univers démontrée par la science) et l'esprit rationaliste, cette conception rejoint bien entendu l'**anthropocentrisme** émergeant à la Renaissance : cette pensée place l'homme au centre du monde et des savoirs (l'humanisme), et en fait la « mesure de toute chose », ainsi qu'en témoignent *L'Homme de Vitruve* (vers 1490) de Léonard de Vinci ou encore la scène de la Genèse peinte par Michel-Ange (1508-1512) au plafond de la chapelle Sixtine à Rome.

Selon la conception **anthropocentrique** du monde, l'homme, être pensant et rationnel, considère qu'il domine la nature ou s'en trouve à la lisière, cette frontière imaginaire qui marquerait la distinction entre monde civilisé et monde sauvage.

Toutefois, un phénomène nouveau et marginal apparaît en parallèle dans la peinture du 16^e siècle : « l'homme-paysage ». En effet, entre les 16^e et 18^e siècles, des peintres comme Herri met de Bles et Joos II de Momper percevaient les contours de l'anatomie humaine dans le paysage, tandis que les anatomistes visualisaient un paysage dans le système vasculaire, l'agencement des organes, l'épaisseur des tissus du corps humain.

À cet égard, la planche VIII de l'article « Anatomie » de l'*Encyclopédie* (1762) de Diderot et d'Alembert représentant « Les artères d'après Drake » est frappante : on y voit un corps humain végétalisé, un arbre. Cette représentation du paysage anthropomorphique (c'est-à-dire dont les reliefs et la végétation épousent l'apparence d'une silhouette humaine, corps ou visage), dans laquelle communiquent formellement et allégoriquement microcosme et macrocosme, n'est pas si loin des portraits végétaux réalisés par Giuseppe Arcimboldo à la cour de Ferdinand I^{er} puis à celle de Maximilien II de Habsbourg, reprises pour ainsi dire par les artistes contemporains : des sculptures ou installations de Giuseppe Penone (*Respirare l'ombra*, 2004) à la série de dessins *Animal-vegetal* de Javier Pérez. Appréhender le paysage tel un corps vivant et non un décor inerte, et imaginer que l'être humain fasse corps avec lui et en soit une représentation à échelle réduite, permet de considérer la portée philosophique et éthique des performances de Charles Simonds (*Landscape Body Dwelling* [Paysage Corps Résidence], 1974), Ana Mendieta (*Tree of Life* [Arbre de vie], 1976), Dieter Appelt (*Membran Objekt aus Erinnerungsspur* [Membrane Objet, à partir de trace de mémoire], 1979), etc.



Les artères. 19. L'homme-plante. Planche VIII article « Anatomie » de l'*Encyclopédie* (1762) de Diderot et d'Alembert, « Les artères d'après Drake ».

C'est dans cette longue filiation que l'on inscrira *Waterfall* [Cascade], (2015-2016), œuvre de l'américain **ROBERT GOBER** : une fenêtre aménagée au dos d'un banal costume noir, qui simule, par son volume, la présence d'un individu vu de dos, laissant entrevoir un paysage de sous-bois au milieu duquel s'écoule une cascade. La fenêtre albertienne, par laquelle le peintre « [s'efforçait] de représenter les choses visibles », et qui « [était] pour [lui] une fenêtre ouverte par laquelle on [pouvait] regarder l'histoire » (Alberti, *De pictura*), ne projette cette fois plus vers l'extérieur, mais montre l'intérieur d'un corps humain habité par la nature. Le costume de Gober, très normatif, cite — non sans malice — la peinture surréaliste de René Magritte : même type de vêtement, même couleur impersonnelle dans lesquels on retrouve en creux l'intrusion du vivant (une pomme pour visage dans *Le Fils de l'homme*, 1964; une cage à la place du thorax contenant deux colombes blanches dans *Le Thérapeute*, 1937). À la différence de *Golconde* (1953) de Magritte qui montre, comme des gouttes de pluie, des hommes d'une triste homogénéité tombant du ciel, *Waterfall* fait se répandre l'eau, telle une sève revigorante, à l'intérieur de cet homme anonyme : soit le mélange des genres et des identités qu'interroge Gober dans son travail plastique.



Robert Gober, *Waterfall*, 2015-2016, détail. Laine, coton, bois, peinture sur mastic époxy et résine, pompes de recyclage, lumières et eau, 292 x 170 x 163 cm. Pinault Collection. © Robert Gober, Courtesy Matthew Marks Gallery. Photo : Fredrik Nilsen.



René Magritte, *Golconda* (*Golconde*), 1953. Huile sur toile, 80 x 100,3 cm. Menil Collection, Houston. © C. Herscovici / Artists Rights Society (ARS), New York.



René Magritte, *Le Thérapeute*, 1937. 47,6 x 31,3 cm. Collection Urvater.

Ces interprétations artistiques du paysage obligent à redéfinir la nature pour l'absorber et la confondre dans le « vivant ». C'est aussi à ce déplacement du regard qu'invitent DIANA THATER et LUCAS ARRUDA. La première met en abyme les regards, faisant du regardeur l'observé (*The Best outside is in the inside*, 1998); le second dévoile des paysages tirés de ses souvenirs et de son imagination, nous conduisant sur la voie de notre propre intériorité (série « Deserto-Modelo », 2022). Ces deux démarches plastiques, l'une vidéo, l'autre graphique, sondent notre rapport au vivant, éveillent au désir de contemplation.



Diana Thater, *The best outside is the inside*, 1998. Deux moniteurs vidéo, deux lecteurs Brightsign. 12'1". Pinault Collection. © Diana Thater. Courtesy Diana Thater / David Zwirner / Photo Fredrik Nilsen.



Lucas Arruda, *Untitled (from the Deserto-Modelo series)*, 2021. Huile sur toile, 24 x 30 cm. Pinault Collection. © Lucas Arruda. Courtesy Lucas Arruda / David Zwirner. Photo Claire Dorn.

En chemin, les installations de l'artiste catalan DANIEL STEEGMANN MANGRANÉ soulignent la porosité des catégories entre ce qui relèverait de la nature et de la culture. L'installation *Elegancia y Renuncia* (2011) montre des feuilles, délicatement ciselées et présentées comme en suspension, qui s'impriment sur l'homme, par projection, et deviennent sa parure; tandis que *Geometric Nature/Biology* (2022) met en lumière l'extraordinaire leçon d'architecture du végétal tout en faisant ressentir la fragilité du vivant. Si ces deux œuvres engagent au déplacement physique et interrogent les frontières des organismes (corps humain et corps végétal), la vidéo de la plasticienne sud-africaine DINEO SESHEE BOPAPE (exposée jusqu'au mois d'avril 2023) se laisse contempler dans une posture calme et méditative. Elle rend hommage à l'immensité de l'océan à travers des gestes, des caresses, des mouvements de mains, de fleurs ou de Calebasses de noix de coco déposées à la surface de l'eau comme autant d'offrandes qui unissent l'être humain à cet élément nourricier, symbolique et vital.



Daniel Steegman Mangrané, *Elegancia y Renuncia*, 2011. Feuille séchée (*Ficus elastica japonicum*), pied métallique, projection diapositive, diapositive de métal découpée au laser, dimensions variables. © Daniel Steegmann Mangrané. Courtesy Daniel Steegmann Mangrané; Esther Schipper Gallery, Berlin / Paris, Séoul. Photo Aurélien Mole.

REVIVAL DU CABINET DE CURIOSITÉS ? L'ARTISTE SAVANT FACE AU VIVANT

La richesse du vivant, le trouble généré par sa beauté et son extrême sophistication ont tôt fait de fasciner les érudits, princes et amateurs d'art de la Renaissance. Or, c'est précisément cette indétermination entre choses de la nature et artefacts qui est à l'origine de la constitution des cabinets de curiosités.



Hicham Berrada, *Présage*, 2018. Installation vidéo avec vidéoprojecteurs synchronisés. 8'25". Pinault Collection. © Hicham Berrada / ADAGP, Paris, 2023. Courtesy Hicham Berrada / kamel mennour. Photo DR.

Ainsi, *Présage* (2018) d'HICHAM BERRADA oscille entre mondes minéral et végétal, créatures marines et inventions fantaisistes. En effet, l'environnement inconnu que conçoit l'artiste suscite le désir de compréhension, en appelle à une classification. En versant dans un bécher des minéraux réagissant à la solution aqueuse que celui-ci contient, l'artiste, par de savantes combinaisons chimiques, crée des précipités, tantôt transparents, tantôt colorés, qui activent des paysages sous-marins. Dans la palette des

composants répondant au chaud, au froid, à l'acidité ou encore à la lumière, on trouve notamment le sulfate de cuivre, le cobalt ou le fer, autrefois utilisés par les peintres.

Les effets picturaux produits par cette gestuelle abstraite lentement dirigée sont filmés et projetés sur un écran semi-circulaire, transposant l'expérience circonscrite en un vaste panorama immersif. Ce dispositif, justement, nous fait remonter au temps du cabinet de curiosités et du diorama, vitrine qui reconstituait grandeur nature un milieu naturel ou culturel au musée. D'abord, en raison de l'écran qui fait cadre ou de la cuve qui donne à voir ces mondes hermétiques, comme procèdent la boîte de Petri ou la vitrine de musée. Enfin, en raison des formes hésitantes qu'elle développe: des formes chimériques qui renvoient aux spécimens de cornes de narval ou de coraux, précieusement conservés dans les cabinets des savants et des nobles, aux 16^e et 17^e siècles, et autour desquels s'élaboraient des légendes. Le mythe de la métamorphose est bien là.

À la dimension hybride de ces formes s'ajoute l'idée d'un **écosystème** clos et impénétrable, et sans doute indéchiffrable: un tout, contenu dans un béccher, un aquarium, un cadre qui invite à la contemplation et à la réflexion. Cet ensemble, aux qualités picturales indiscutables, est alors envisagé comme une réminiscence du *Cabinet d'apparat* d'Albert Janz (1620-1630) ou des *Panaches de mer, lithophytes et coquilles* d'Anne Vallayer-Coster (1769) — autant d'œuvres anciennes pour inventorier et sonder le monde, auxquelles l'art contemporain n'est manifestement pas insensible.



Anne Vallayer-Coster, *Panaches de mer, lithophytes et coquilles*, 1769. Huile sur toile, 130 × 97 cm. Musée du Louvre, Paris.

La perméabilité des catégories nature/culture se retrouve par ailleurs dans les formes hybrides des deux artistes ALINA SZAPOCZNIKOW et ANICKA YI.

Chez la plasticienne polonaise, les corps féminin et masculin s'éprouvent à travers leur fragmentation et l'assemblage de leurs parties (souvent génitales) transposées dans la résine de polyester colorée: les nouvelles figures qui en résultent (*Sculpture-lampe XII* et *Sculpture-lampe IX*, 1970) sont tour à tour sculpture (objet d'art) et artefact (objet utilitaire); elles flirtent avec le surréalisme onirique et se jouent quelque peu du pop art dans son appropriation d'objets du quotidien. Si la fonction de ces objets hybrides reste indéfinie, leurs formes ont néanmoins la particularité d'être ludiques et dérangementes. Tout comme la sculptrice Eva Hesse, célèbre représentante de l'antiforme, Alina Szapocznikow modèle des corps en mutation, instables, dans des matériaux contemporains aux propriétés organiques.



Alina Szapocznikow, *Sculpture-lampe IX*, 1970. Résine polyester colorée, ampoule et câble d'alimentation, 127 x 42 x 33 cm. Pinault Collection. © Alina Szapocznikow / ADAGP, Paris, 2023.

Alina Szapocznikow, *Sculpture-Lampe XII*, c. 1970. Résine polyester colorée, ampoule et câble d'alimentation, 63,5 x 35,6 x 19,7 cm. Collection privée. © Alina Szapocznikow / ADAGP, Paris, 2023. Courtesy The Estate of Alina Szapocznikow / Piotr Stanislawski / Galerie Loevenbruck, Paris / Hauser & Wirth / Photo Fabrice Gousset.

Les fragiles cocons de l'artiste d'origine coréenne Anicka Yi activent nos sens: vue, ouïe et odorat sont convoqués. Ces enveloppes faites de varech, algue brune que la mer rejette sur les rivages et dont se nourrissent de nombreuses espèces animales, évoquent autant la chrysalide du papillon que les lampes du designer Isamu Noguchi. À l'intérieur de ces étranges créatures évoluent des insectes **animatroniques**. Le titre, *Biologizing The Machine (tentacular trouble)* (2019), rappelle le principe qu'expérimente Anicka Yi: celui de l'**agentivité**; alors que, chez PIERRE HUYGHE, le «laisser-faire» devient le maître mot de sa pratique artistique. Les trois pièces présentées dans l'exposition, *A Way in Untilled* (2013), *Human Mask* (2014) et *Circadian Dilemma (El Día del Ojo)* (2017), se réfèrent toutes à ce concept: l'artiste crée une situation qui prend la forme d'un dispositif en milieu clos (un aquarium, une cuisine) ou ouvert (un parc), dans lequel évoluent des êtres vivants non humains (une chienne à la patte colorée de rose, des abeilles, des larves, des champignons; des poissons tétras aveugles et un poisson tétra ayant la vue; un singe portant un masque de théâtre qui mime l'attitude d'une jeune fille). Chacun d'eux percevant et réagissant différemment au milieu, nous prenons dès lors conscience, à travers le filtre de la vidéo ou la paroi d'un bassin, que leur «**Umwelt**», cet environnement sensoriel propre à une espèce ou un individu, diverge profondément du nôtre.



Anicka Yi, *Elysia Chlorotica*, 2019. Varech, Aquazole, glycérine, crêpeline, acrylique, LED, insectes animatroniques, 127 x 66 x 66 cm. Courtesy de l'artiste et Gladstone gallery.



Pierre Huyghe, *Circadian Dilemma (El Día del Ojo)*, 2017. Écosystème marin vivant, aquarium, *Astyanax mexicanus* (avec et sans yeux), algues, moulage en béton, verre noir commutable, programme géolocalisé, 165 x 138,5 x 124 cm. © Pierre Huyghe / ADAGP, Paris, 2023. Courtesy Pierre Huyghe / Esther Schipper, Berlin / Photo Andrea Rossetti

Une fois encore règnent les mélanges : à la croisée du végétal, de la robotique et de l'animal s'opère une **sympoïèse**. Ce concept vient enrichir et élargir celui de l'évolution tel qu'il a été enseigné et met en lumière le principe d'interdépendance et de coévolution permanent des espèces qui vivent dans un environnement commun.

IMPACTER/AGIR

Si les artistes précédemment cités semblent jouer aux apprentis sorciers, tantôt chimistes, tantôt naturalistes, capables d'engendrer formes inédites et **écosystèmes** imaginaires, c'est souvent pour mieux attirer notre attention sur le pouvoir de l'homme, et sa responsabilité, dans la transformation — parfois irréversible — du vivant.

Chernobyl (2011) aurait pu être une fiction ; pourtant, ce sont bien les conséquences de la catastrophe nucléaire survenue en 1986 que nous montre DIANA THATER. En nous plongeant dans l'architecture du théâtre abandonné de Pripiat, la vidéaste américaine nous fait entrer dans la zone d'exclusion du site radioactif : sur les six écrans qui composent cette vidéo immersive et monumentale se superposent images et situations différentes (du buste de Lénine aux réacteurs de la centrale, en passant par les chevaux de Przewalski et l'équipe de tournage) ; sur ce décor postapocalyptique se surimprime la silhouette du spectateur qui semble appartenir à ce nouveau monde. Sa présence dans cet environnement désormais contaminé interroge l'impact des activités humaines et leur toxicité. L'apparition, en contrechamp, de l'équipe de tournage tend à renverser les perspectives et à rappeler que le vivant ne peut plus être perçu comme simple cadre, mais que l'humanité en est partie prenante.

Aussi, les nuages blancs flottant dans l'espace de *White is the Color* (2002) n'ont-ils qu'une lointaine parenté formelle avec les études de nuages du célèbre peintre paysagiste anglais du 19^e siècle John Constable et avec l'esthétique du Sublime de ces purs paysages, puisqu'ils résultent des feux qui ont ravagé les forêts de Los Angeles en 2001 et que ravivent les dramatiques incendies de l'été 2022 survenus à différents endroits du globe.



John Constable, *Étude de nuages avec oiseaux*, 1821. Huile sur toile, 24,8 × 30,2 cm.
Yale Center for British Art, New Haven.

Il ne fait plus aucun doute, comme le soulignent l'installation de DANIEL STEEGMANN MANGRANÉ *Breathing Lines* (2022-2023) ou celles de THU VAN TRAN (*Les Couleurs du gris*, 2022, et *Pénétrable*, 2023), que nous interagissons avec notre milieu et que nos activités peuvent être lourdes de conséquences sur le vivant. Suivant l'expression théorisée par l'historien d'art et commissaire d'exposition Nicolas Bourriaud pour décrire les œuvres d'art qui créent ou suscitent des relations entre groupes humains, c'est à cette nouvelle « esthétique relationnelle » que permettent de réfléchir ces installations.

La forêt de filaments de LED de Steegmann Mangrané réagit au son, à la proximité des visiteurs et vibre comme le ferait un organisme vivant : elle traduit en langage artistique le phénomène de **sémiose** développé par l'anthropologie qui nous invite à penser au-delà de l'humain et, pour reprendre le titre d'Eduardo Kohn (professeur d'anthropologie, né en 1968 au Canada), à nous demander « comment pensent les forêts ». Ce décentrement du regard implique une inversion : la forêt, et plus largement le vivant, nous observent.

À l'opposé de cette propagation poétique de signes faisant entrer l'ensemble du vivant en communication et sensibilisant ainsi le spectateur à ces interconnexions, l'inquiétant environnement proposé par Thu Van Tran (*Pénétrable*, 2023) nous fait assister, impuissants, au résultat d'une contamination des terres: en recouvrant les murs et les sols du musée d'une peinture violette orangé, l'artiste vietnamienne nous rappelle l'épandage par l'armée américaine d'un défoliant très toxique contenant de l'« agent orange » sur les forêts et champs de son pays durant la guerre. Cette dioxine, dont la toxicité est treize fois supérieure à celle des herbicides civils, a détruit la végétation, pollué les sols, intoxiqué les animaux et entraîné de graves conséquences sanitaires sur la population telles que cancers et malformations qui perdurent aujourd'hui. Quatre millions de personnes, au Vietnam, au Laos et au Cambodge, auraient été exposées à cet herbicide.

En s'attaquant symboliquement à la sacralité du *white cube* (espace d'exposition neutre, aux murs blancs sans fenêtres, et refermé sur lui-même), Thu Van Tran met en relief les crimes perpétrés par l'humain contre la nature (**écocides**) et interpelle le visiteur en le plaçant à l'intérieur de cette catastrophe. L'espace muséal vaut dès lors, métaphoriquement, pour nature; les murs étant comme sa peau, la surface des sols rappelant l'écorce des arbres et l'épiderme de feuilles, les taches et salissures qui y sont laissées par l'impression de lés de caoutchouc évoquant les blessures et hématomes infligés à l'environnement.



Thu Van Tran, *Pénétrable*, 2017. Résidu de caoutchouc et pigment, installation in situ.
Courtesy Thu Van Tran / Almine Rech, Paris.

ÉCOLOGIE DÉCOLONIALE ET ÉCOFÉMINISME : DÉPLACER LES PERSPECTIVES

Les problématiques environnementales nous font aller à la rencontre de sujets de société. Ainsi décolonisation, féminisme et minorités s'articulent et se construisent avec et pour l'écologie selon une pensée arborescente.

Ce sont ces autres questionnements relatifs aux sciences humaines que portent bon nombre d'œuvres ici présentées.



Frank Bowling, *Texas Louise*, 1971. Acrylique sur toile. 282 x 665 cm.
Pinault Collection © Frank Bowling / ADAGP, Paris, 2023. Courtesy Frank Bowling. Photo : Charlie Littlewood.

FRANK BOWLING, né au Guyana, ancienne colonie britannique, prouve, tout comme Cy Twombly, que le recours à l'abstraction n'a rien de neutre : elle l'aide à dresser une cartographie du monde permettant de laisser advenir la conscience postcoloniale et géopolitique des territoires du sud (*Texas Louise*, série « Mad Paintings », 1971).

Danh Vo et Thu Van Tran, artistes d'origine vietnamienne, relisent l'histoire de leur culture en dialogue avec l'expression capitaliste et coloniale de la toile qui orne la Rotonde.

Le premier a remployé, pour sa forêt (*TROPEAOLUM*, 2023) installée au cœur de la Bourse de Commerce, du bois et des fragments de mobilier en provenance de l'héritage de Robert McNamara, secrétaire à la Défense des États-Unis sous la mandature des présidents John Fitzgerald Kennedy, puis Lyndon Baines Johnson, et pour lesquels il fut l'architecte de la guerre du Vietnam. Ces éléments de culture, disparates et échoués en pleine nature (comme l'a été la famille de l'artiste jetée sur un bateau avant de gagner le Danemark), ont été confiés à l'artiste par le fils de McNamara lui-même afin que les crimes commis par le passé soient réparés et que des ruines naisse autre chose. L'histoire personnelle de Danh Vo et le gouffre des enjeux géopolitiques se retrouvent ainsi étroitement liés, comme une deuxième strate de lecture et de compréhension de l'œuvre.

La seconde, par l'utilisation du caoutchouc, entend représenter et prêter sa voix aux colonisés et peuples opprimés en raison de l'exploitation de ce matériau tiré du latex de l'hévéa originaire d'Amazonie, mais implanté par les colons européens en Asie du Sud-Est, au détriment des forêts autochtones et de la **biodiversité**, qui a déplacé des populations soumises au travail de cette monoculture. Dans le sillage de l'anthropologue américaine Anna Tsing (née en 1952), Thu Van Tran nous donne aussi à réfléchir à la ruine du capitalisme que symbolise cette contamination des espaces et qu'incarne, positivement cette fois chez l'anthropologue, ce « champignon de la fin du monde », le **matsutake**.

Les catastrophes réelles (Diana Thater, *Chernobyl*, 2011, Thu Van Tran, *Les Couleurs du gris*, 2022 et *Pénétrable*, 2023) ou anticipées sur le mode de la dystopie (Dominique Gonzalez-Foerster, *Raining (Sound Piece)*, 2012, Pierre Huyghe, *Human Mask*, 2014) laissent entrevoir un monde sans humain, où le vivant se gérerait seul (Hicham Berrada, *Présage*, 2018, Benoît Piéron, *L'Écritoire*, 2022-2023, Anicka Yi, *Biologizing The Machine (tentacular trouble)*, 2019). De ces beautés postindustrielles et postapocalyptiques surgissent l'hybride et le **cyborg** : la combinaison de tous les possibles.

Ainsi les plantes létales mises en scène par Benoît Piéron dans une écriture n'ont-elles plus besoin de terre et croissent en culture. Elles semblent annoncer la mort d'un certain monde et affirment dans le même temps l'affirmation d'une marginalité, car ces plantes (abortives, hallucinogènes, etc.) renvoient à l'histoire des sorcières, des femmes, des minorités sexuelles et des personnes séropositives. En contrepoint de cette installation: la photographie de la tombe fleurie du couple mythique que formaient Gertrude Stein et Alice Toklas prise par Felix Gonzalez-Torres, artiste nord-américain d'origine cubaine décédé en 1996 du sida, est un éloge à la poésie, à la non-binarité et à l'amour, qui s'épanouissent malgré l'exclusion et la mort (*Untitled, Alice B. Toklas' and Gertrude Stein's Grave, Paris, 1992*).



Felix Gonzalez-Torres, "Untitled" (*Alice B. Toklas' and Gertrude Stein's Grave, Paris*), 1992. Tirage chromogène encadré. Avec cadre: 74,3 x 92,1 cm. Édition de 4, 1 EA. © Estate Felix Gonzalez-Torres. Courtesy Felix Gonzalez-Torres Foundation.

Tout comme Donna Haraway (née en 1944), historienne des sciences et philosophe américaine, les artistes invitent au partage, à l'ouverture d'esprit et incitent à la **sympoïèse**, aux « *relations autres* », qui réconcilieraient humains et non-humains ainsi que les humains entre eux en les débarrassant des référentiels dualistes (nature/culture, humain/animal, masculin/féminin) qui sont autant de postulats imposés par la société occidentale **androcentrique**.

Les nombreuses artistes présentes dans ce parcours pointent toutes du doigt l'entrecroisement des oppressions (celle des femmes et celle du vivant) et réclament un décentrement des regards, un déplacement de perspective: leurs œuvres mettent en avant le pouvoir intellectuel, sensoriel et spirituel du féminin et appellent à un **écoféminisme**.

À cet égard, la série « Atmospheres » (1968-1974) de JUDY CHICAGO est à plus d'un titre pionnière. L'artiste, qui refusa de porter tout patronyme renvoyant au système patriarcal et qui décida de se faire nommer Chicago en référence à sa ville natale, s'opposa aux pratiques invasives et destructrices générées par les actions artistiques des représentants masculins du land art (mouvement artistique des années 1960-1970 qui utilise la terre et la nature, à la fois comme matériau et réceptacle des œuvres). À l'aide d'engins mécaniques (tractopelle, bulldozer...), Michael Heizer dans le Nevada (*Double Negative, 1969-1970*), Robert Smithson dans l'Utah (*Spiral Jetty, 1970*) ou Robert Morris aux Pays-Bas (*Observatory, 1977*) firent creuser des tranchées pour prélever des tonnes de terre ou de basalte, qu'ils déplacèrent et installèrent ailleurs, scarifiant le paysage, le remodelant selon leur vision artistique et perturbant ainsi un **écosystème**. L'intervention de Judy Chicago, à l'inverse, est une réponse tout en légèreté et poésie. Les performeuses qui collaborent avec elle investissent des sites naturels sans modification de l'environnement ni ajout: leurs corps nus, entièrement recouverts de peinture monochrome, tout comme les fumigènes colorés qu'elles déploient dans les airs ou qu'elles disposent au sol, réveillent le paysage. On croirait assister à quelque célébration païenne de la Déesse Mère qu'honore régulièrement

l'artiste dans ses œuvres (*The Dinner Party*, 1974-1979) : comme un rituel chorégraphié, les gestes des performeuses et les vibrations évanescentes des fumées traduisent les états émotionnels du féminin et de la nature, ensemble malmenés, et en appellent à la bienveillance humaine. Ces femmes arc-en-ciel rétablissent la connexion entre l'humanité, le ciel et la terre.



Judy Chicago, *Immolation*, de *Women and Smoke*, California, 1972, remasterisé en 2016.
Vidéo MP4. Durée: 14'45". © Judy Chicago / ADAGP, Paris, 2023. Courtesy Judy Chicago / Through the Flower Archives.



Robert Smithson, *Spiral Jetty*, 1970.
Grand lac salé de l'Utah.

03. Ressources pédagogiques

LES RESSOURCES EN LIGNE

Des ressources pédagogiques sont à disposition pour préparer au mieux votre visite, mais aussi pour la prolonger et poursuivre la réflexion engagée suite à la découverte du lieu et des expositions.

Retrouvez l'ensemble des ressources sur le site internet de la Bourse de Commerce: www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce, et sur la page dédiée au public «Éducation»: www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce/publics/education

Des visuels ainsi que des notices d'œuvres de la Pinault Collection sont disponibles sur: lesoeuvres.pinaultcollection.com/nav

L'app en ligne, gratuite et sans téléchargement, est une application d'aide à la visite qui propose des pistes sonores pour tout savoir de l'histoire de la Bourse de Commerce ainsi que des textes d'introduction et des audiodescriptions autour des expositions, accessibles via le lien: visite.boursedecommerce.fr

LES OUTILS DE MÉDIATION DIGITALE

Aborder les œuvres autrement

Des audiocommentaires, pour se laisser guider

Nous vous invitons à parcourir l'exposition, guidés par différentes voix et des regards singuliers. Des spécialistes de champs disciplinaires, de la philosophie au droit international, en passant par la botanique, se saisissent d'une ou plusieurs des œuvres présentées au sein de l'exposition « Avant l'orage » afin d'apporter un autre éclairage aux problématiques environnementales que celles-ci soulèvent.

Écoutez les commentaires de:

Emma Lavigne, Directrice de la Bourse de Commerce — Pinault Collection et curatrice de l'exposition

Valérie Cabanes, juriste spécialiste de la notion d'écocide, auteure

Emanuele Coccia, philosophe du vivant

Marc-André Sélosse, biologiste spécialisé en botanique et mycologie

L'audiodescription: accompagner le regard

Conçues selon le principe d'une accessibilité universelle, les audiodescriptions accompagnent la construction d'une image mentale et guident le regard vers les plus infimes détails de l'œuvre. Cette expérience d'écoute encourage à prendre le temps de regarder autrement.

Exemple d'audiodescription à écouter sur l'app en ligne :

<https://visite.boursedecommerce.fr/expo/238>

Avant leur visite, les participants sont invités à écouter les audiodescriptions et essayer simplement, de figurer par un dessin l'œuvre qu'ils ne tarderont pas à découvrir. En se concentrant sur l'écoute, ils font travailler leur imagination, leur sens de l'espace pour tenter de figurer l'œuvre. Une fois sur place, ils partent à la recherche de la pièce en question et constatent combien leur imagination, leur interprétation des termes, des couleurs, des formats a pu jouer sur leur perception auditive de l'œuvre. Un moment d'échange sur l'œuvre peut être envisagé avec le médiateur afin de donner les clés de lecture, de contextualisation historique et sociale de l'œuvre.

L'audiodescription s'utilise aussi après la visite : les professeurs, les animateurs de centre de loisirs, les éducateurs spécialisés, les travailleurs sociaux, les bénévoles d'associations, peuvent demander à leurs groupes de rédiger l'audiodescription d'une œuvre qui les aurait marqués au cours de leur visite des collections. En s'attachant à travailler « l'art de la description », les participants cherchent à enrichir le rendu écrit de l'œuvre en question. Insistance sur les nuances, variété du vocabulaire employé, enchaînements logiques, tout un langage est déployé par cet exercice. La rédaction de l'audiodescription offre aussi son support à un travail autour de l'articulation entre objectivité et subjectivité : le compte rendu d'une œuvre doit-il être envisagé comme une présentation neutre ou bien retranscrire l'expérience personnelle de l'élève, ce qu'il ou elle a ressenti au contact de l'œuvre ? Tous les types d'approche étant pertinents.

Aborder les artistes autrement

Les podcasts : voyager à la rencontre des artistes

Coproduits par la Bourse de Commerce – Pinault Collection et Binge Audio, la série de podcasts intitulée « Ça a commencé comme ça » vous invite à découvrir les démarches artistiques poétiques et engagées d'artistes phares de l'art de notre temps. Ils proposent 20 minutes d'immersion sonore par épisode, pour voyager auprès des artistes, des œuvres, des époques, des scènes artistiques, en explorant leurs moments clés et leur singularité.

Podcasts en lien avec la saison « Avant l'orage » :

Épisode n°15

Robert Gober – Évadé du quotidien

Depuis ses débuts dans les années 1980, Robert Gober propose des œuvres toujours déroutantes. Elles puisent dans le banal des objets du quotidien, dans notre environnement le plus familier, mais affrontent et de renversent les codes et tabous de notre société. D'ailleurs, après avoir écouté l'histoire de Robert Gober, difficile de voir votre évier comme avant...

[Écouter sur Spotify](#)

Épisode n°14

Pierre Huyghe – Cultiver son jardin

Pierre Huyghe décide très tôt de tracer sa propre route artistique. Il ne cesse de réinventer les moyens de création et les modalités de présentation de ses œuvres, remettant en jeu les codes traditionnels de l'exposition. « Il s'agit d'exposer quelque chose à quelqu'un, plutôt que quelqu'un à quelque chose » dit-il très bien lui-même... Son œuvre oscille entre fiction et production de réel, entre érudition et pop culture, du biologique à l'objet, de la science à la science-fiction, de la musique au cinéma, de l'architecture à la littérature, de l'archéologie à la philosophie. Partout, Huyghe cherche l'humain, jusqu'en des lieux désertés de sa présence, jusqu'aux limites de ce qui est autre, animal, végétal, fantôme...

[Écouter sur Spotify](#)

Épisode n°11

Dominique Gonzalez-Foerster – Comme une apparition

Se confronter aux lois du temps, de l'espace, c'est le défi que se lance Dominique Gonzalez-Foerster, dite DGF. Depuis la fin des années 1990, l'artiste nourrit son œuvre de cinéma, de lectures, de musique, de mode, d'air du temps et d'histoire de l'art. Tout se mêle dans des installations où la dimension performative n'est jamais loin, où l'exposition fait œuvre ! Plasticienne autant que performeuse, DGF choisit de placer le visiteur au cœur de l'œuvre et nous invente des « apparitions », des images-fantômes, qui donnent corps à un entremonde, où même à distance, l'art et la vie, le réel et l'imaginaire peuvent, pour un temps, cohabiter. Bienvenus dans cette « Chambre » de Dominique Gonzalez-Foerster, où se brouillent les frontières entre fiction et réalité et où se rejouent des moments artistiques intenses.

[Écouter sur Spotify](#)

Épisode n°09

Felix Gonzalez-Torres — Quand l'horloge s'arrête

Felix Gonzalez-Torres naît à Cuba en 1957, 2 ans avant l'arrivée au pouvoir de Fidel Castro. Il s'installe à New York à l'âge de 22 ans, et se passionne rapidement pour l'art et la philosophie. Dans les années 1980, il intègre Group material, un groupe d'artistes qui s'élèvent contre la marchandisation de l'art. La mort de son compagnon, atteint du sida, et bientôt sa maladie marqueront profondément son œuvre. Son travail sur la disparition et le deuil, son combat contre le virus, font de Felix Gonzalez-Torres un artiste radical, engagé, disparu en 1996.

[Écouter sur Spotify](#)

Épisode n°06 / Saison 2

Tacita Dean — « Mémoire immémoriale »

Y a-t-il plus grand mystère que le temps et ses œuvres ? Attirée par les limites de la Terre — « ces endroits, on n'est pas lié par les règles du temps humain, (...) dans la brume du temps météorologique et des confins. Dans ces endroits, on peut imaginer les millénaires, la préhistoire et voir le futur. » comme elle le raconte, Tacita Dean navigue en territoire poétique, entre disparition et devenir.



04. Nous avons hâte de vous accueillir

La Bourse de Commerce présente un programme régulièrement renouvelé d'expositions thématiques, monographiques et de cartes blanches. Ce programme est disponible sur www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce/programme?type=expo

Pour rester informé des actualités, abonnez-vous à la newsletter Éducation sur <https://www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce>, rubrique «Éducation».

INFORMATIONS PRATIQUES

Ouverture

Du lundi au dimanche jusqu'à 19h
Nocturne le vendredi jusqu'à 21h
Le premier samedi du mois, nocturne gratuite de 17h à 21h
Fermeture le mardi et le 1^{er} mai.

Horaires pour les groupes éducatifs

Les groupes sont accueillis toute la semaine aux horaires d'ouverture au public, et des matinées (9h-11h) leur sont réservées pour des conditions de visite privilégiées.

Comment réserver ?

En ligne, par carte bancaire, sur billetterie-groupes.pinaultcollection.com

- 1) Choisissez la visite souhaitée
- 2) Sélectionnez la date et l'horaire de votre visite
- 3) Choisissez la thématique
- 4) Renseignez les informations du groupe
- 5) Sélectionnez le forfait/les frais de réservation et le nombre prévu de participants
- 6) Connectez-vous ou créez-vous un compte professionnel
- 7) Procédez au paiement par carte bancaire en ligne

Vous pouvez accéder à votre réservation et imprimer vos billets à tout moment dans votre compte professionnel.

Par téléphone au +33 (0)1 55 04 60 70, pour régler par carte bancaire, chèque, virement ou mandat administratif

Consultez nos Conditions générales de vente :

<https://www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce/cgvgroupes>

Retrouvez nos offres éducatives sur la plateforme ADAGE.



Contactez-nous

Par mail à groupes@pinaultcollection.com

Par téléphone au +33 (0)1 55 04 60 70 (du lundi au vendredi de 10h à 17h)

LES TARIFS DES GROUPES ÉDUCATION

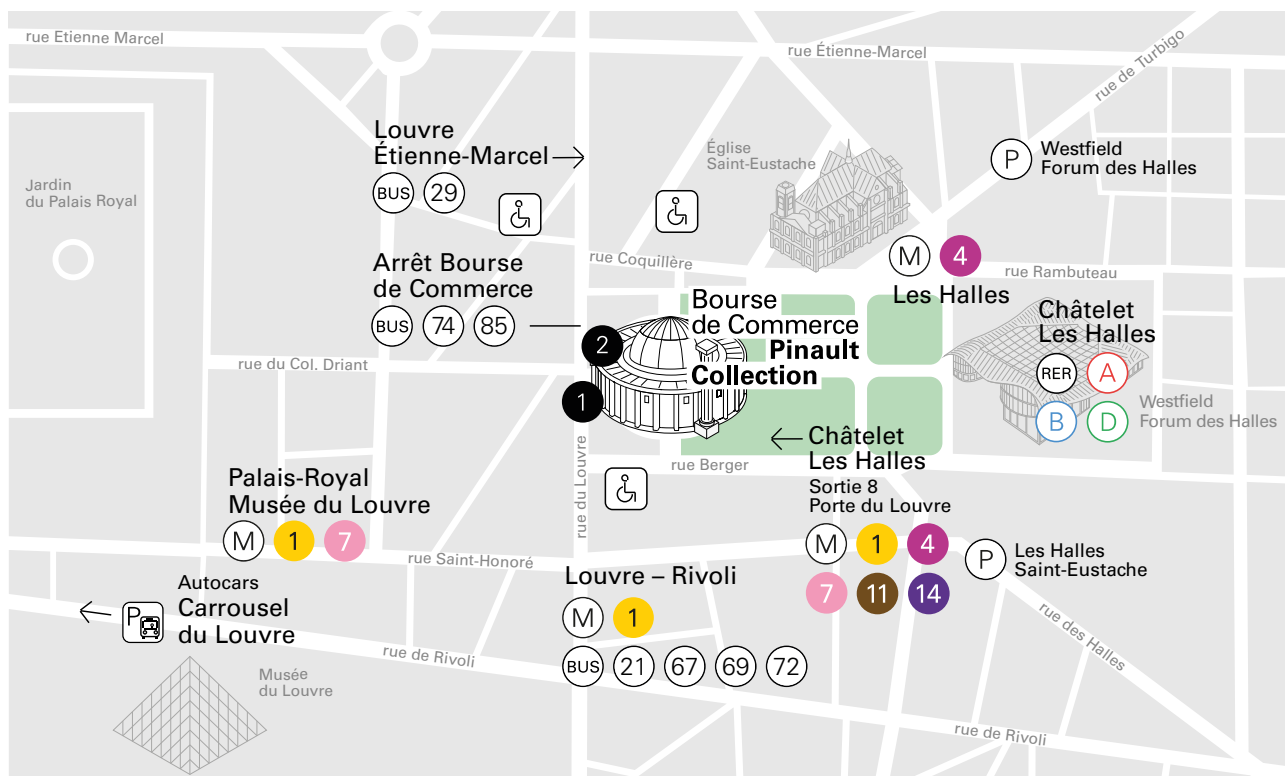
	Accompagnés par un médiateur-conférencier				En autonomie	
	Visite guidée		Atelier		Visite libre	
	Nb max participants*	Tarif	Nb max participants	Tarif	Nb max participants	Tarif
Scolaires	30	75€	25	100€	30	30€
Étudiants	30	75€			30	30€
Champ social	20	35€	20	50€	20	15€
Accessibilité	20	35€	20	50€	20	15€

*Accompagnateurs compris. Les audiophones, à partir du collège, sont inclus dans le prix de la visite.

VENIR AU MUSÉE

Accès

La Bourse de Commerce se situe au 2 rue de Viarmes, 75001 Paris.



1 Information-Tickets 2 Entrée principale / Main entrance

Modalités d'arrivée des groupes éducatifs

Pour encadrer la visite de groupes Éducation, la Bourse de Commerce demande l'assistance minimum :

- d'un accompagnateur pour 8 élèves pour les classes de maternelle ;
- d'un accompagnateur pour 15 élèves pour les classes élémentaires ou centres de loisirs ;
- de deux accompagnateurs pour 30 élèves pour les classes de collège ;
- d'un accompagnateur pour 30 élèves pour les classes de lycée et étudiants.

Avant votre visite, nous vous prions d'imprimer ou de télécharger vos billets disponibles depuis votre compte professionnel.

Le jour de votre visite :

Nous vous remercions de vous présenter sur place 15 minutes avant l'horaire de début de visite.

— Si vous avez réservé une visite libre et que vous souhaitez acheter les billets manquants pour les membres de votre groupe, rendez-vous à l'Information-Tickets, notre espace d'accueil et de billetterie situé en face de l'entrée du musée, au 40 rue du Louvre.

— Empruntez la file prioritaire pour accéder au musée, présentez les billets des membres de votre groupe, puis rendez-vous à l'Accueil des groupes au sous-sol -2 pour commencer votre visite.

05. GLOSSAIRE

Agentivité: concept fondé par l’anthropologue anglais Alfred Gell (1945-1997), réputé pour ses travaux sur l’art, le langage et les rituels, et désignant la capacité d’action accordée à un sujet, humain et non humain. Ce concept sert à décrire la façon dont les collectifs non occidentaux pensent les non humains — esprits, animaux, matériaux — comme des cocréateurs des artefacts.

Androcentrique: qui se place du côté de l’homme et le choisit comme référent.

Anthropocène: («ère de l’humain»). Ce mot récemment inventé fait référence à la pression exercée par les activités humaines sur l’environnement, devenant ainsi la contrainte géologique dominante devant toutes les autres forces géologiques et naturelles qui avaient prévalu jusqu’alors. Ce terme a été popularisé par le météorologue et chimiste de l’atmosphère Paul Crutzen, prix Nobel de chimie en 1995, et par le biologiste Eugene Stoermer pour désigner une nouvelle époque géologique. Celle-ci aurait débuté, selon eux, à la fin du 18^e siècle avec la révolution industrielle en Angleterre et succéderait ainsi à l’Holocène. La notion d’anthropocène est discutée par la communauté scientifique qui détermine les subdivisions de l’échelle des temps géologiques. Elle est en revanche de plus en plus utilisée dans les médias et les recherches des champs des sciences humaines.

Anthropocentrisme: conception philosophique qui considère l’humain comme le centre de référence de l’univers et qui estime que toute chose se rapporte à lui.

Animatronique: créature de forme animale ou humaine, robotisée ou animée mécaniquement, qui est utilisée dans les parcs d’attractions ou pour le tournage de films fantastiques et de science-fiction.

Biodiversité: diversité des espèces (micro-organismes, végétaux et animaux) présentes dans un milieu.

Canopée: partie supérieure des forêts en contact direct avec l’atmosphère et les rayons du soleil. Difficile d’accès, elle est riche en biodiversité et est parfois considérée comme un écosystème en soi.

Capitalocène: terme utilisé par certains scientifiques pour affiner la notion d’anthropocène et désigner l’ère géologique actuelle qui a débuté avec les révolutions industrielles et le développement du capitalisme. Les activités humaines qui en découlent marquent depuis la biosphère et le climat, faisant subir au vivant les conséquences du dérèglement climatique.

Cyborg: dans son *Manifeste*, l’historienne des sciences et philosophe américaine Donna Haraway (née en 1944) le définit comme un « organisme cybernétique, hybride de machine et de vivant, créature de la réalité sociale comme personnage de roman ». Haraway se sert de la figure du cyborg pour proposer une fable de science-fiction qui vise à ébranler nos certitudes sur certaines frontières ou oppositions binaires, notamment entre humain/machine, mais aussi entre genres, humain/animal. Elle lui sert à se débarrasser du référentiel naturel/de la nature.

Écocide: acte criminel qui consiste en la destruction des milieux naturels et est par conséquent une grave atteinte portée à l’environnement, entraînant des dommages majeurs, voire la destruction d’un ou plusieurs écosystèmes. En France, la Convention citoyenne pour le climat (CCC) a formulé en 2021 des propositions afin d’adopter une loi qui pénalise le crime d’écocide dans le cadre des neuf limites planétaires (changement climatique, érosion de la biodiversité, apport d’azote et de phosphores à la

biodiversité et aux océans résultant de l'agriculture et de l'élevage intensifs, changement d'usage des sols, acidification des océans, appauvrissement de l'ozone atmosphérique, usage de l'eau douce, dispersion d'aérosols atmosphériques, pollution chimique), et qui intègre le devoir de vigilance et le délit d'imprudence, dont la mise en œuvre serait garantie par la création de la Haute Autorité des Limites Planétaires (HALP).

Écoféminisme: mouvement philosophique et politique né aux États-Unis dans les années 1970 et qui connaît aujourd'hui un véritable regain d'intérêt. Il se situe à la croisée de l'écologie et du féminisme selon l'idée que l'exploitation et la destruction du vivant par les humains d'une part, et l'oppression des femmes par les hommes d'autre part, sont en réalité les conséquences d'un même système. On doit l'invention de ce concept à l'écrivaine et militante française Françoise d'Eaubonne dans son livre *Le féminisme ou la mort* (1974). De multiples études ont depuis montré que femmes et enfants sont les plus durement touchés par les crises environnementales, ce qui s'explique par le système patriarcal et capitaliste qui les opprime. Parallèlement, les femmes sont plus nombreuses à se préoccuper de l'environnement et du changement climatique.

Écosystème: système formé par un environnement (biotope) et par l'ensemble des espèces (biocénose) qui y vivent, s'y nourrissent et s'y reproduisent.

Matsutake: le matsutake est nommé « champignon de la fin du monde » tant en référence au champignon atomique d'Hiroshima — métaphore du désastre — qu'aux champignons bien réels qui poussent sur les ruines des forêts japonaises. Ce champignon a pour caractéristique de se développer dans des conditions très ingrates, arides, dans des lieux manquant de nutriments. « Quand, en 1945, Hiroshima fut détruite par une bombe atomique, il a été rapporté que la première créature vivante à émerger dans le paysage désolé était un champignon matsutake. » (Anna Tsing, *Le champignon de la fin du monde: sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, 2017, p. 33.)

Perspectivisme: « Toute vérité est vérité depuis ou à l'intérieur d'une perspective particulière » (*Oxford Dictionary of Philosophy*). Terme fréquemment employé dans la philosophie de Friedrich Nietzsche (philosophe allemand, 1844-1900) et que l'on retrouve dans la réflexion de l'anthropologue brésilien Eduardo Viveiros de Castro (né en 1951) qui démontre que si certains peuples pensent que les animaux se comportent comme des humains, les animaux, réciproquement, percevaient les humains comme des animaux, de sorte que le point de vue d'une espèce sur d'autres dépende du sujet qui l'envisage, du corps qu'il habite.

«Savoir situé»: pour Donna Haraway, tous les savoirs sont situés et ne peuvent prétendre à l'universalisme (c'est-à-dire à une considération globale du vivant), à l'impartialité et à l'objectivité; l'historienne des sciences et philosophe propose d'incorporer la vision afin de savoir d'où l'on parle, comment on parle, à partir de quelle situation sociale et par quelle médiation. Elle nous rappelle qu'en sciences, on ne peut prendre en considération que des perspectives partielles. L'objet d'étude des « savoirs situés » est un acteur avec une possibilité d'actions.

Sémiose: terme de sémiologie (science qui étudie les systèmes des signes) désignant le processus de production de signifié, d'agencement et de modulation permanents de significations.

Sympoièse (le «faire avec»): désigne des mondes qui se forment avec, en compagnie. Donna Haraway a amené le concept de sympoièse de Mary Beth Dempster dans le champ féministe où elle le combine à l'ontologie (philosophie qui étudie l'être, l'existence et le devenir) et à la politique. Pour Haraway, la sympoièse est un appel au partage, à l'émerveillement, aux agencements inédits dans le contexte de la sixième extinction massive. Elle préconise les relations *autres*, les continuations, les alliances, les « nature-cultures » multiples qui se déploient en lien avec les expérimentations « multiespèces » et machiniques.

Umwelt: concept forgé par le biologiste et philosophe allemand Jakob von Uexküll (1864-1944) et selon lequel chaque espèce vivante a son propre univers et ses propres perceptions de celui-ci, auxquels elle donne sens et qui dictent ses comportements. Par exemple, une abeille qui partage le même environnement qu'un oiseau ne percevra pas le même monde sensoriel. Ce concept, au croisement de la biologie, de la communication et de la sémiotique, concerne l'humain et le non-humain.

2, rue de Viarmes
75 001 Paris

Ouverture du lundi au dimanche de 11h à 19h
Fermeture le mardi
Nocturne jusqu'à 21h le vendredi

t 01 55 04 60 60
info.boursedecommerce@pinaultcollection.com

Pour rester informé(e) des offres pour les groupes dans un cadre éducatif,
inscrivez-vous à notre newsletter Éducation.

pinaultcollection.com

